

**LA QUESTION MORALE DANS *LE PRINCE*
DE NICOLAS MACHIAVEL**

TAYORO Gbotta

Assistant au Département de philosophie

Université de Cocody-Abidjan

RESUME

La pensée politique de Machiavel dans *Le Prince* est traversée par la nette conscience du bien à prescrire et du mal à proscrire. Il est donc erroné de qualifier Machiavel de machiavélique et d'affirmer que ce penseur n'a aucun sens moral dans sa doctrine. Son originalité est de montrer que, dans le champ politique où la conservation du pouvoir est plus qu'un impératif catégorique, les valeurs morales doivent accompagner et non censurer l'action du prince.

Mots-clés : Vertu, bien, valeur, mal, vice, prince, politique, pouvoir, Etat, morale, homme, nécessité.

ABSTRACT

The political thinking of Machiavelli in The Prince is crisscrossed by a clear consciousness of the good to be prescribed and evil to be proscribed. Thus is wrong to call Machiavelli Machiavellian and to say there are no morals in his doctrine. His originality lies in showing that, in the political field, where conserving power is more than a categorical imperative, moral values should accompany and not censure the prince's action.

Key words : Virtue, good, value, evil, vice, prince, politics, power, state, morals, man, necessity.

INTRODUCTION

Aborder la question morale avec Nicolas Machiavel renvoie irrésistiblement au terme « *machiavélisme* » entendu comme cynisme ou amoralisme dans l'action politique. C'est ainsi que l'auteur du Prince, est présenté comme le père de la pensée politique sacrifiant l'éthique et les vertus morales sur l'autel impitoyable du pouvoir d'Etat. En effet, l'œuvre de Machiavel a fait l'objet de tant de commentaires inclinant à avaliser l'opinion selon laquelle la morale est de peu d'importance dans la stratégie de conservation du pouvoir politique, qu'il serait présomptueux voire scandaleux d'en faire une lecture divergente. Par exemple, Charles Benoist n'hésite pas à résumer cette idée communément répandue sur Machiavel en ces termes : « *réalisme, égoïsme, calcul, indifférence au bien et au mal, à la vérité et au mensonge, à la parole donnée et au parjure* »¹.

Toutefois, bien que ne s'embarassant pas de pudeur morale pour ce qui est de la chose politique, il faut reconnaître que la pensée politique de Machiavel n'est point indifférente à la question morale. L'on remarque que, s'adressant au prince, le Florentin ne fait point l'économie des vertus morales aussi bien dans Le Prince, le Discours sur la première décade de Tite-Live que dans L'art de la guerre. Mieux, comme un leitmotiv, la référence aux principes moraux est permanente. Le discours machiavélien est tellement imprégné des normes de la vie morale pour la conduite à tenir d'un homme d'Etat qu'il semble paradoxal que sa philosophie politique soit péjorativement qualifiée de machiavélique.

Ce paradoxe - apparent ou réel- du statut de la morale dans la pensée politique de Machiavel suscite au moins trois questions : d'abord comment se manifeste la présence de la morale dans l'œuvre de Machiavel et spécifiquement dans Le Prince ? Ensuite, à quoi sert cette morale dans le champ politique ? Enfin, quels sont les fondements d'une telle morale ?

I- LE SENS DE LA MORALE MACHIAVELIENNE

Il est inexact d'affirmer que le sens moral est absolument absent de la doctrine politique de Machiavel quand l'on explore sérieusement *Le Prince*. Cet opuscule de traité politique véhicule de grandes valeurs morales non pas sous l'angle d'une réflexion axiologique digne des philosophes moralistes, mais sous forme de conseils à l'endroit des gouvernants.

A.- Les vertus de la morale machiavélienne

Si dans les chapitres I à XIV relatifs à la conquête du pouvoir politique et des Etats l'on fait peu cas de la morale, à partir du chapitre XV jusqu'à la fin, il y a un net exposé des principes que l'on pourrait considérer comme éléments constitutifs de la morale de Machiavel. De quoi s'agit-il ?

1- Benoist (Charles), *Le machiavélisme*, Paris, Plon, 1907, p. 11.

En fait, le chapitre XV, portant sur « *Des choses par lesquelles les hommes, principalement les princes, acquièrent blâme ou louange* » dresse un véritable tableau des qualités que le prince doit observer et des vices qu'il doit éviter dans l'exercice de ses fonctions. Au nombre des vertus, Machiavel en recommande dix : « *la libéralité, la générosité, la clémence, l'honnêteté, le courage, l'affabilité, la chasteté, l'opiniâtreté, la gravité, la piété* »². Remarquons que toutes ces qualités ne peuvent pas être classées dans le registre du jugement moral. Il est des valeurs comme le courage, l'opiniâtreté, la gravité qui concernent des traits de caractère pour la gestion des hommes. Celles qu'on peut retenir stricto sensu comme relevant de la pure moralité en tant que recherchant le bien en lui-même et pour lui-même sont évidemment la libéralité, la générosité, l'affabilité, la clémence, la chasteté et l'honnêteté. Machiavel lui-même dans le chapitre XVIII les résume finalement à cinq qualités : « *le prince doit donc soigneusement prendre garde que jamais ne lui sorte de la bouche propos qui ne soit plein des cinq qualités que j'ai dessus nommées* »³. Il s'agit pour le prince de présenter l'image d'un homme « *pitoyable, fidèle, humain, intègre, religieux* »⁴.

En insistant et en revenant constamment sur les valeurs de la pitié, de la fidélité, de l'humanité, de l'intégrité et de la piété qui doivent à tout prix inspirer l'action du gouvernant, Machiavel reprend à son compte, mais avec des raisons différentes, l'éthique médiévale de l'homme politique qui doit être bon et juste à l'image de Dieu le Père dont il est le représentant sur la terre. En effet, parmi les cinq vertus susnommées, deux ressortissent à la Bonté- la piété et l'humanité-, deux autres à la Justice- la fidélité et l'intégrité. Quant à la dernière vertu- la piété- elle concerne la crainte de Dieu et la foi en Dieu. Il en résulte que la morale préconisée par l'auteur du Prince traduit en termes séculiers toute la doctrine morale de la pensée du Moyen-Âge : le prince doit se fier à Dieu (la piété) et l'imiter dans sa Bonté infinie (miséricorde, pitié, humanité, etc.) et dans sa Justice éternelle (fidélité, intégrité, honnêteté). Pourquoi alors cette récupération subtile de la morale chrétienne quand l'on sait que Machiavel a inauguré une nouvelle approche de la chose politique en dehors de toute considération idéaliste et théologique ? Est-ce par ruse et artifice ? Il nous est difficile d'y répondre maintenant. Toujours est-il que les principes et valeurs de ce qu'on pourrait nommer « *morale machiavélique* » rejoignent étrangement ceux professés par la morale chrétienne. Il est manifeste que Machiavel n'est point ignorant des vertus morales et que sa pensée s'y réfère constamment.

B- Le jugement moral du bien et du mal

2- Machiavel (Nicolas), *Le Prince* in *Œuvres complètes*, Texte présenté et annoté par Edmond Barincou, Paris, Gallimard, 1952, p. 335.

3- *Idem*, p. 342-343.

4- *Idem*, p. 342.

Non seulement Machiavel évoque les vertus morales comme essentielles dans la conduite des affaires de l'Etat, mais encore toute sa pensée met en évidence le jugement moral qui commande l'aspiration au bien et le rejet du mal. Les chapitres XV, XVI, XVII et XVIII du Prince montrent combien les vertus de la bonté et de l'équité sont appréciées par opposition claire et nette aux vices. Il appert ici que Machiavel a une pleine conscience des valeurs du bien et des contre-valeurs du mal. Dans toute sa pensée se déploie un sens moral évident dans la mesure où il n'y a pas une confusion des genres entre le bien et le mal.

Revenons à cette page du chapitre XV où Machiavel inventorie les qualités et les défauts suscitant louange pour les vertus et blâme pour les vices. L'auteur du Prince établit la liste des valeurs en les différenciant totalement des mauvaises actions. Ainsi Machiavel, par symétrie, énumère dix défauts : la ladrerie (avarice), la rapacité (cupidité), la cruauté (méchanceté), la tromperie (trahison), la lâcheté (couardise), l'orgueil (suffisance), la paillardise (incontinence sexuelle), l'accomodance (faiblesse), la légèreté (vulgarité), l'incrédulité (l'athéisme). Tous ces vices, dans l'œuvre, ne sont pas cités tels que nous le faisons ici. Ils sont présentés en même temps que les vertus par couple comme l'envers et le revers d'une médaille. L'avantage de l'écriture adoptée par Machiavel réside dans le fait que le discernement entre le bien et le mal faisant le fondement du jugement moral est clairement affiché.

Sur un autre plan, il est à noter que Machiavel fait la nette différence entre l'idéal à recommander et l'exception du mal à acquiescer par contrainte des événements et des circonstances pratiques. Sans aucune volonté d'absolutisation de ses éventuels péchés mortels au plan éthique, il y a lieu de remarquer que Machiavel donne le sentiment que le recours aux contre-valeurs immorales de la cruauté et de la tromperie par exemple relève du seul devoir de nécessité du moment. Il ne les érige pas en des principes et normes de vie de façon systématique. La conscience du bien à faire et du mal à rejeter est omniprésente dans la pensée politique de Machiavel. Il suffit de voir que là où il prône pour l'action du Prince un vice, il prend à chaque fois la précaution de rappeler le principe moral normal à respecter si les faits du moment ne présentaient pas de graves périls pour le pouvoir et l'Etat.

Deux passages tirés des chapitres XV et XVIII peuvent illustrer notre propos. D'abord « *Je sais bien que chacun confessera que ce serait chose très louable qu'un Prince se trouvât ayant de toutes les susdites qualités celles qui sont tenues pour bonnes ; mais comme elles ne se peuvent toutes avoir, ni entièrement observer (...) il lui est nécessaire d'être assez sage pour qu'il sache éviter l'infamie de ces vices qui lui feraient perdre ses Etats* »⁵. Ensuite, « *chacun entend assez qu'il est fort louable à un Prince de maintenir sa foi et vivre en intégrité, non pas avec ruse et tromperies. Néanmoins on voit par expérience de notre temps que ces Princes se sont faits grands qui n'ont pas tenu grand compte de leur foi...*

«⁶. L'usage de connecteurs logiques d'opposition «*mais*» et «*néanmoins*» dans ces phrases est le signe patent que Machiavel mesure toujours la portée morale ou immorale de ses préceptes en mettant en balance ce qui devrait se faire (l'idéal moral) et ce qui s'impose factuellement au prince dans l'exercice de son pouvoir (la réalité immorale).

Si nous admettons que Machiavel fait constamment cas des vertus morales et qu'il exerce son jugement moral sur les recommandations qu'il fait au prince, comment comprendre alors qu'il accepte la violation de ces valeurs ? Il y a lieu d'examiner le rôle exact de la morale dans la pensée politique de Machiavel.

II- UNE MORALE SERVANTE DE LA POLITIQUE

La morale machiavélienne telle qu'elle est exprimée dans son livre *Le Prince* est étroitement liée à l'action de l'homme politique symbolisé par le prince. N'étant point déduite d'une vision générale du monde ou d'une métaphysique de l'Être, elle se réduit à un ensemble de préceptes et de codes de conduite faisant partie des règles à respecter par le tenant du pouvoir. Cette observation permet de comprendre le rôle de servante de la politique que Machiavel lui assigne.

A- Une morale pour l'homme politique

La référence permanente aux vertus morales telle que la bonté, la charité, la clémence, la fidélité, la chasteté, l'honnêteté et la piété se situe dans le cadre d'une adresse aux hommes d'Etat. Il faut donc lever une équivoque et préciser que le discours moral transparaissant dans la doctrine politique de Machiavel n'est point à l'usage de tout homme. Du chapitre I au chapitre XXVI, Machiavel ne fait que parler au prince et écrire pour le prince. De ce fait, il est évident que toutes les vertus qu'il conseille au prince sont avant tout des vertus pour l'agir politique et non l'amélioration intérieure de l'homme face à sa conscience morale.

En choisissant de s'adresser principalement, sinon exclusivement aux gouvernants, Machiavel a opté pour un type de discours bien orienté et bien ciblé. Les vertus morales qu'il juge utiles d'intégrer dans le corpus des recettes qu'il préconise au prince n'entament en rien le principe selon lequel l'auteur du *Prince* parle aux princes dont les missions essentielles sont d'assurer la conservation de leur pouvoir et le maintien de leurs Etats. Machiavel lui-même précise que son intention est «*d'écrire des choses profitables à ceux qui les entendent*»⁷. Et comme ceux qui doivent les entendre ne sont pas les hommes ordinaires mais ceux qui gouvernent les cités, il n'y a pas à s'étonner que la morale machiavélienne s'apparente à une éthique politique. Ceci étant, il devient surprenant que l'on apprécie le discours moral

5- *Idem*, p. 335.

6- *Idem*, p. 341.

ou immoral du Florentin comme si son propos était destiné à tous les hommes. A ce niveau, les personnes qualifiées pour porter un jugement de valeur morale sur la morale machiavélienne seraient sans doute les destinataires privilégiés de l'ouvrage : les acteurs politiques.

B- Une morale utilitaire

En réservant sa parole aux politiques, Machiavel a à cœur de leur offrir une recette efficace dans l'action politique. Le souci permanent et quasi morbide du succès dans l'exercice du pouvoir d'Etat explique le caractère fondamentalement utilitaire de la morale machiavélienne. Partant, les vertus morales fonctionnent ici comme des instruments techniques sur qui il faut se garder de se poser des questions de légitimité. Le critère d'efficacité dans l'action politique se préoccupe très peu de la qualité intrinsèque et morale de tel principe ou de tel moyen.

C'est cette orientation instrumentale enlevant à la morale son caractère absolu et sacré qui dérange énormément les moralistes et les religieux. Comment peut-on faire de la morale un simple outil au service des intérêts de l'homme politique ? Dès lors, peut-on encore légitimement parler de morale pour autant qu'une telle destination lui ôte toute valeur inconditionnelle qui fait son essence ? Ces interrogations trouvent un début de réponse dans ce commentaire que Thierry Menissier fait du chapitre XV du Prince : « *Machiavel accomplit donc un grand bouleversement dans l'ordre de la morale ; l'effet direct de l'indépendance de la politique vis-à-vis de la morale n'est pas l'abolition de toute morale, mais la reconnaissance qu'en politique les règles de la morale acquièrent un sens nouveau* »⁸.

En effet, l'une des originalités de la doctrine de Machiavel est la séparation entre l'ordre politique et l'ordre moral. Il ne nie pas l'apport de la morale en politique mais il refuse que, dans le cadre politique, la morale vienne régenter et gouverner l'action politique. Avec lui, chaque sphère, dans son domaine d'exercice, doit obéir à sa propre logique et s'auto fonder sans se laisser supplanter par des considérations extérieures. Autant dans l'ordre politique, la morale n'a pas compétence pour dicter ses normes à la politique, autant dans l'ordre moral, la politique n'est pas qualifiée pour venir imposer ses vues à l'agir moral.

Dans cette conception d'autonomie réciproque, chaque entité dans son déploiement propre est à même de faire appel à l'autre selon son bon vouloir et selon des objectifs précis. Voilà pourquoi l'action du prince ne doit point être prisonnière des valeurs morales, même si celles-ci lui sont indispensables. Il revient dès lors au prince de disposer de la morale

7- *Idem*, p. 335.

8- Zarka (Yves Charles) et Menissier (Thierry), Machiavel, *Le prince ou le nouvel art politique*, Paris, P.U.F., 2001, p. 124.

pour accomplir efficacement sa fonction et non le contraire. Machiavel peut alors légitimement conseiller au prince : « *Aussi est-il nécessaire au prince qui se veut conserver, qu'il apprenne à pouvoir n'être pas bon, et d'en user ou n'en user pas selon la nécessité* »⁹.

Etant donné que la servante est toujours au service de la maîtresse de maison, alors la morale chez Machiavel sert toujours l'office politique selon les buts recherchés par le prince. C'est pourquoi les qualités morales citées plus haut n'ont pas besoin d'être réellement vécues par le prince. Elles peuvent être des images de surface pourvu qu'elles contribuent à asseoir le pouvoir du prince. Elles peuvent être écartées -mais pas abolies-, le temps que le prince utilise une autre servante ou d'autres servantes pour agir efficacement.

Cette analyse aide à comprendre les raisons pour lesquelles l'auteur du *Prince*, conseille l'usage aussi bien des qualités morales (le bien) que des vices (le mal) dans l'exercice du pouvoir d'Etat. Sans les confondre ni les amalgamer, puisque la séparation antithétique est bien faite entre vertus et vices au chapitre XV, Machiavel les transforme en des outils d'action au service du prince. Ainsi en va-t-il de la clémence et de la cruauté, de la libéralité et de l'avarice, de la fidélité de parole et du parjure, de la piété et de l'incrédulité. Toutes ces vertus morales et leurs contraires sont des servantes dont la fonction est de servir au maître ce qu'il désire selon ses calculs, son plan d'action et les contraintes du terrain politique.

Observer uniquement les vertus morales serait suicidaire pour le prince. De temps à autre, il est obligé de recourir aux vices s'il veut agir en homme d'Etat : « *Il faut noter qu'un prince, surtout quand il est nouveau, il ne peut bonnement observer toutes ces conditions par lesquelles on est estimé homme de bien ; car il est souvent contraint pour maintenir ses Etats d'agir contre sa parole, contre la charité, contre l'humanité, contre la religion* »¹⁰.

Les autres outils que Machiavel met à la disposition du prince -outre les vertus morales et les vices- sont la ruse et la force. Ainsi le gouvernant peut user de quatre instruments pour mener à bien ses desseins politiques : la morale (les vertus du bien), les vices (le mal), la force (le lion) et la ruse (le renard). Tous ces moyens ou outils convergent vers un unique objectif : assurer l'efficacité de l'agir politique du prince.

Parlant justement des outils de ruse et de force dans le chapitre XVIII du *Prince*, Machiavel écrit : « *Puis donc qu'un prince doit savoir bien user de la bête, il en doit choisir le renard et le lion ; car le lion ne se peut défendre des rets, le renard des loups ; il faut donc être renard*

9- Machiavel (Nicolas), *Le Prince*, Op. cit., p. 335.

10- *Idem*, p. 342.

pour connaître les filets, et lion pour faire peur aux loups. ¹¹. Faire peur aux ennemis et aux adversaires d'un côté, de l'autre savoir être simulateur et dissimulateur pour soigner son image de marque et se donner de bonnes apparences en sachant manier le bien et le mal, tel est le profil parfait du prince idéal aux yeux de Machiavel. Pareille conception ne fait que confirmer la thèse de la fonction instrumentale de la morale chez Machiavel. Un outil parmi d'autres outils de nature différente. Une servante au milieu d'autres servantes sans préférence ni prééminence.

La morale machiavélique n'a ni l'ambition ni la mission de censurer l'action du prince, encore moins de la moraliser. Elle se contente de soigner l'image extérieure du prince et de le laisser agir librement sans l'entraver car la vie de l'Etat est, de loin, beaucoup plus importante que les vertus de la morale privée. Le livre 3 du *Discours sur la première Décade de Tite-Live* résume cette pensée déjà exprimée dans *Le Prince* : « *S'il s'agit de délibérer sur son salut, il ne doit être arrêté par aucune considération de justice ou d'injustice, d'humanité ou de cruauté, d'ignominie ou de gloire. Le point essentiel qui doit l'emporter sur tous les autres, c'est d'assurer son salut et sa liberté* »¹².

Si donc Machiavel évoque des vertus morales pour les adapter aux nécessités politiques et si la morale est réduite à un statut d'instrument ou de servante docile, il nous incombe d'examiner la source de cette morale particulière.

III- UNE MORALE POUR UNE HUMANITE CORROMPUE

Selon Machiavel, le prince ne doit jamais perdre l'estime du peuple. Il doit s'éviter la haine de ses sujets car la meilleure forteresse dont dispose le prince est l'amitié de son peuple. Le chapitre XX du *Prince* insiste particulièrement sur cette recommandation : « *La meilleure citadelle qui soit, c'est de n'être point haï du peuple : car encore que tu tiennes les forts, quand le peuple te porte haine, ils ne te sauveront pas* »¹³. Déjà au chapitre précédent il indique au prince les deux facteurs capables de lui attirer haine et mépris du peuple : les biens et les femmes. Nous lisons à ce sujet : « *Sur toutes choses, ce qui le fait le plus haïr (...), c'est de piller les biens et prendre à force les femmes de ses sujets : de quoi il se doit abstenir. Car quand on n'ôte point aux hommes ni les biens ni l'honneur, ils vivent contents* »¹⁴. Si le prince doit compter avec le peuple et sur l'amitié du peuple, il doit apprendre à le connaître. Quelle est la nature foncière des hommes qu'il doit gouverner avec la ruse, la

11- *Idem*, p. 341.

12- Machiavel (Nicolas), *Discours sur la première Décade de Tite-Live* in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1952, p. 708.

13- Machiavel (Nicolas), *Le Prince*, *Op. cit.*, p. 356.

force, la morale ou les vices pour s'attirer leur sympathie ? La réponse à cette question met en lumière le statut et la nature de la morale machiavélienne. Pour l'auteur du Prince, la relativisation des vertus morales et leur instrumentalisation politique dérivent de sa conception de l'homme : un être méchant, fini naïf.

A- La méchanceté de l'homme

Il est dangereux pour le prince de vouloir vivre de principes de bonté, de charité, de fidélité, d'honnêteté, de pitié, dans ses actes alors qu'il gère des êtres foncièrement mauvais, ingrats, égoïstes, fourbes qui, dès que l'occasion se présente, n'hésiteront pas à lui nuire sans regrets ni remords. Toute cette vision du mal atavique et inné chez l'homme traverse de part en part l'œuvre de Machiavel. Deux passages parmi tant d'autres illustrent parfaitement cette opinion. Au chapitre XV, Machiavel écrit : « *Qui veut faire entièrement profession d'homme de bien, il ne peut éviter sa perte parmi tant d'autres qui ne sont pas bons* »¹⁵ et plus loin au chapitre XVII : « *Car on peut dire généralement de tous les hommes : qu'ils sont ingrats, changeants, dissimulés, ennemis du danger, avides de gagner ; tant que tu leur fais du bien, ils sont tout à toi, ils t'offrent leur sang, leurs biens, leur vie et leurs enfants (...) quand le besoin est futur ; mais quand il approche, ils se dérobent* »¹⁶. Tous ces qualificatifs négatifs attachés à la nature humaine ne sont pas de nature à proposer au prince une éthique de vertus morales absolues. Ce serait travailler à la perte du pouvoir.

B- La finitude de l'homme

En plus de sa nature profondément marquée par le mal, l'homme se caractérise aussi par sa finitude et son imperfection ontologique. Pour Machiavel, le prince ne doit point oublier qu'il a en face de lui des hommes qui sont des êtres très limités dans leurs capacités et leurs possibilités. Il ne faut donc pas attendre d'eux des actes absolument et permanemment vertueux.. Le prince lui-même qui est un homme ne devrait pas non plus surestimer ses propres capacités humaines. Il doit comprendre pour lui-même et pour les autres hommes -ses sujets- qu'il est impossible d'incarner pleinement et véritablement toutes les vertus morales. Par conséquent, il devient nécessaire, pour s'attirer l'estime du peuple, de paraître posséder ces qualités. Par exemple, l'idéal commande au prince de posséder les vertus du bien ; mais il doit se rendre à l'évidence qu'« *elles ne se peuvent toutes avoir, ni entièrement observer, à cause que la condition humaine ne le permet pas* »¹⁷.

Par ailleurs, cette finitude de la nature humaine de l'homme explique cette césure intime entre ses désirs immenses et variables

14- *Idem*, pp. 343-344.

15- *Idem*, p. 335.

16- *Idem*, p. 339.

d'un côté et son incapacité de les satisfaire tous, de l'autre. Cet aspect de l'imperfection de cet être porté sur des choses situées à un horizon toujours fuyant est bien souligné par Machiavel à l'avant-propos du livre I du *Discours sur la première Décade de Tite-Live* : « *D'ailleurs les désirs de l'homme sont insatiables : il est dans sa nature de vouloir et de vouloir tout désirer, il n'est pas à sa portée de tout acquérir. Il en résulte pour lui un mécontentement habituel et le dégoût de ce qu'il possède ; c'est ce qui lui fait blâmer le présent, louer le passé, désirer l'avenir, et tout cela, sans aucun motif raisonnable* »¹⁸. Cet être fini dans ses capacités de satisfaction et illimité dans ses ambitions a besoin d'être dirigé par un pouvoir politique qui le sait comme tel : un éternel insatisfait qui recherche ce qu'il n'a pas encore et qui se lasse vite de ce qu'il obtient. Face à une telle nature, le prince ne doit point être naïf.

C- La naïveté de l'homme

La troisième caractéristique de la nature humaine selon Machiavel est la naïveté ou la crédulité. Beaucoup de passages du Prince tendent à présenter l'homme comme un être qui est enclin à se fier naturellement à l'apparence, à l'image extérieure sans esprit pénétrant et critique. Cette vision de l'homme justifie chez l'auteur le recours à la ruse par le prince comme une arme utile. Le peuple, dans sa majorité, étant séduit par ce que le prince lui offre en paroles et en actes n'a ni l'habitude ni l'occasion ni même la volonté d'aller au-delà du paraître. Ce serait une attitude contre-nature et fastidieuse d'autant plus que pour l'homme ordinaire, la constance d'une apparence ne peut que s'identifier à la réalité effective. Le chapitre XVIII du Prince met un accent sur la crédulité naturelle de l'homme se contentant aisément des illusions des apparences trompeuses : « *Les hommes, en général, jugent plutôt aux yeux qu'aux mains, car chacun peut voir facilement, mais sentir, bien peu. Tout le monde voit bien ce que tu sembles, mais bien peu ont le sentiment de ce que tu es* »¹⁹.

En considération de ce qui précède, il n'y a guère à s'étonner que Machiavel propose au prince et à ses lecteurs une morale purement utilitaire qui ne se choque pas d'avoir à ses côtés les contre-valeurs du mal, la ruse et la force pour la cause du pouvoir d'Etat. Le peuple que le prince doit diriger et qui doit être son allié permanent est composé d'hommes méchants, limités et crédules. Quelles valeurs et principes faut-il alors recommander au prince pour la stabilité de l'Etat et la conservation du pouvoir ? Telle est la problématique explicative du discours de l'auteur du Prince pour ce qui est du rôle instrumental qu'il attribue aux vertus morales dans le code des préceptes destinés

17- *Idem*, p. 335.

18- Machiavel (Nicolas), *Discours sur la première Décade de Tite-Live*, *Op. cit.*, p. 512.

19- Machiavel (Nicolas), *Le Prince*, *Op. cit.*, p. 343.

aux tenants du pouvoir. Le mot du commentateur du *Prince*, Thierry Menissier vient bien à propos : « *Comme les hommes parmi lesquels l'acteur politique est amené à évoluer sont mus plutôt par l'intérêt que par le sens du devoir, il conviendrait de se mettre à leur niveau, et, intérêt contre intérêt, de se donner les moyens supérieurs de l'intérêt le plus résolu à triompher* »²⁰.

CONCLUSION

La question morale est à retenir que la question morale est très présente dans le discours politique du Prince de Machiavel. La morale machiavélienne - si tant est que cette expression peut être admise - est un instrument politique aux mains du prince qui doit savoir s'en servir et s'en séparer selon les nécessités du moment. Cette morale utilitaire est déduite de la conception pessimiste que le Florentin se fait de la nature humaine. Machiavel n'est pas ignorant de la valeur intrinsèque de la vertu du bien par opposition au vice du mal. Il est vrai que, du seul point de vue pratique et fonctionnel, la vertu, le vice, la ruse et la force semblent loger à la même enseigne. Mais, au plan axiologique et éthique, il semble inexact de leur reconnaître la même dignité à la lumière des écrits de Machiavel. L'on peut reprocher à la doctrine de Machiavel de sacrifier la morale à l'intérêt politique. Mais il est injuste de dire que celui-ci méconnaît la spécificité du fait moral. L'usage politique fait à la morale n'enlève en rien à cette morale son essence propre.

Ce qu'il faudrait sans doute ne pas perdre de vue chez Machiavel, c'est que cet auteur de la Renaissance inaugure toute une nouvelle vision de l'action de l'homme. L'art politique nécessite chez lui un remplacement de la morale classique par une éthique de la signification. Et si les vertus morales prescrites au prince n'étaient que des signes politiques d'un autre genre conférant à celui-ci une réputation spécifique ?

BIBLIOGRAPHIE

- Benoist (Charles), *Le machiavélisme*, Paris, Plon, 1907.
Berges (Michel), *Machiavel, un penseur masqué ?*, Bruxelles, Complexe, 2000.
Conche (Marcel), *Le fondement de la morale*.
Dejardin (Bertrand), *Terreur et corruption : essai sur l'incivilité chez Machiavel*, Paris, l'Harmattan, 2004.
Domenach (Jean-Marie), *Une morale sans moralisme*, Paris, Flammarion, 1992.
Drei (Henri), *La vertu politique : Machiavel et Montesquieu*, Paris, l'Harmattan, 1998.

20- Zarka (Yves Charles) et Menissier (Thierry), *Machiavel, le prince ou le nouvel art politique*, *Op. cit.*, p. 120.

- Duvernoy (Jean- François), *Pour connaître Machiavel*, Paris, Bordas, 1986.
- Goffri (Jean-Yves), *Machiavel*, Paris, Ellipses, 2000.
- Machiavel (Nicolas), *Discours sur la première Décade de Tite-Live* in *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, 1952.
- Machiavel (Nicolas), *L'art de la guerre* in *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, 1952.
- Machiavel (Nicolas), *Le Prince* in *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, 1952.
- Marcel (Conche), *Le fondement de la morale*, Paris, P.U.F., 1993.
- Mounin, (Georges), *Machiavel*, Paris, Seuil, 1966.
- Sfez (Gérard), *Machiavel, , la politique du moindre mal*, Paris, P.U.F., 1999.
- Tart (Louis), *Machiavel et le machiavélisme*, Liège, Thone, 1921.
- Valadier (Paul), *Agir en politique : décision morale et pluralisme politique*, Paris, Cerf, 1980.
- Vecca (Salvatore), *Ethique et politique*, Paris, P.U.F., 1999, Trad. Evelyne Buissiere.
- Vissing (Lars), *Machiavel et la politique de l'apparence*, Paris, PUF, 1986.
- Zarka (Yves Charles) et Menissier (Thierry), *Machiavel, Le prince ou le nouvel art politique*, Paris, P.U.F., 1994.